

LE  
ROBINSON D'EAU  
DOUCE.

—  
CHAPITRE XII.

L'île du Grand-Chef.

Au bout de quelque temps, avec la mobilité propre à l'enfance, je ne tardai guère à oublier Puyjoubert. Quand je dis Puyjoubert, je parle seulement du château ; ses habitants, je ne les oubliais point. Ma mère, le docteur Desourteaux, l'abbé Maréchal, Antoine, me manquaient cruellement. Par exemple, si je les avais eus avec moi, je n'aurais rien regretté du Berri, et me serais fixé pour tout le temps de ma vie en Limousin. Les beautés de la campagne m'ont toujours séduit ! Or, il est difficile de trouver des campagnes plus riantes que celles formant le coin de terre que j'habitais. L'ancienne Basse-Marche possède deux qualités rarement réunies : l'agrément et l'utile, le pittoresque et la fertilité. Collines, vallons, bois, guérets, prairies, tout est plein de verdure, de fleurs, de fruits, de gibier à pattes et à ailes. L'hiver lui-même ne parvient pas à attrister ces campagnes, tant elles sont finement et harmonieusement découpées, tant le site en est heureux.

Une grande et belle rivière, qui serait un petit fleuve en bien des contrées, sillonne de ses méandres capricieux ces champs, ces prés, ces bois. Qui n'a pas vu les flots translucides de la Gartempe ne peut comprendre ce que les poètes entendent par le "cristal de l'onde."

Au lieu de rester comme à Puyjoubert claquemuré dans ma chambre, occupé à bâcler, sous la garde de ma mère ou de Denis, les devoirs français et latins donnés par l'abbé Maréchal, la campagne limousine me servait de salle d'étude et de classe. Si j'avais connu alors Aristote et son école, j'aurais pu comparer Laforest aux jardins d'Académos, et M. Aubrun et moi aux philosophes péripatéticiens. Mon précepteur m'apprenait en effet en promenade tout ce qui ne nécessite pas impérieusement la plume et l'écri-toire. Il me parlait latin et anglais, m'obligeant à lui répondre, tant bien que mal et avec force solécismes et barbarismes, en ces deux langues. Une pierre, une fleur, un insecte, lui étaient une occasion de m'initier aux premiers éléments de la minéralogie, de la botanique et de l'histoire naturelle. Grâce à cette méthode, la géométrie était vraiment pour moi la science qui apprend à mesurer la surface de la terre, au lieu d'être celle qui apprend à mesurer avec des lignes formées à la craie, la superficie d'un tableau noir.

Il était rare que ces intéressantes leçons ne fussent pas mêlées de réflexions pleines d'une religieuse poésie qui élevait mon âme et mon cœur vers le Créateur, l'ordonnateur et le conservateur des merveilles qui m'étaient expliquées.

Le jeudi et le dimanche, je prenais mes ébats dans les vastes et vertes prairies qui bordent les rives de la Gartempe. Ma mère possédait là une cinquantaine d'hectares que je piétinais à plaisir en compagnie des chevaux, bœufs, vaches et moutons de nos deux fermes. Deux bœufs se seraient engraisés avec le foin que je gâtai en foulant l'herbe aux pieds, la veille même de la fauchaison. Nul pourtant ne se plaignit : le jeune maître n'était-il pas libre de faire des sottises ?

Un endroit de ce rivage avait pour moi un charme particulier : c'était la *Mécanique*. On appelle ainsi une petite usine située à une demi-lieue en aval de Laforest. Quand je dis que j'étais attiré par la Mécanique, je m'explique mal : ce n'était pas l'usine qui me charmait, mais sa situation.

La Gartempe est en effet ravissante dans cette partie de son cours. Habituellement profonde et encaissée, elle s'élargit au-dessous de l'écluse de la Mécanique, et, sans rien perdre de sa profondeur, gagne beaucoup en superficie. Si elle restait ce qu'elle est en cet endroit, la Gartempe aurait la largeur de la Vienne. Malheureusement il n'y a là qu'un accident de terrain. Un peu plus loin, les deux rives se rapprochent, et le lit se rétrécit.

Au milieu même de la rivière, c'est-à-dire à égale distance des deux bords, surgit un îlot de cent mètres carrés environ : un vrai nid de verdure pendant neuf mois de l'année. Ce morceau de terre émergeant du sein de l'eau douce s'appelle *l'île du Grand-Chef*. Du bord, cette petite île me faisait l'effet d'une terre vierge. Je me trompais certainement : des pieds ont foulé ce sol, des mains ont cueilli ces fleurs. Néanmoins, l'île du Grand-Chef n'est pas une terre banale et ouverte à tous. Une année peut s'écouler sans qu'aucun vestige humain soit imprimé sur son sable. Les paysans Limousins ne se baignent guère que lorsqu'ils tombent dans l'eau, c'est-à-dire que les baigneurs n'abondent pas. Il n'y a pas beaucoup plus de pêcheurs, la chasse et la pêche étant regardés dans ces parages, au temps du moins de mon enfance, comme œuvre de vagabonds et d'oisifs.

Une végétation intense sort de cette solitude. Peupliers, chênes, aulnes, arbres, arbustes, plantes, tout croît, tout s'enlace et s'entrelace à sa fantaisie, et dans un désordre d'autant plus beau qu'il n'est pas l'effet de l'art, mais de la nature. Mille bourdonnements d'insectes sortent de ce fouillis. Les oiseaux voyageurs ou indigènes s'y abattent par bandes, et y piaillent, y sifflent, y chantent du matin au soir.

Outre ses beautés naturelles, l'île de la Gartempe offre un attrait tout particulier au visiteur. Elle a été le théâtre d'un événement historique ou légendaire, je ne sais trop.

M. Aubrun, à qui je demandais pourquoi l'île du Grand-Chef se nommait ainsi, m'ayant répondu qu'il n'en savait rien, je m'adressai à Léonard, qui, étant du pays, devait connaître les traditions qui le concernent.

Le paysan limousin se fit un plaisir de me raconter ce qu'il savait.

— Voyez-vous, me dit-il, notre jeune monsieur, paraît que la France ne s'est pas toujours appelée la France, et qu'elle se nommait la Gaule du temps des Romains : paraît aussi que le chef des Romains, nommé César, trouvant nos vins bons, voulut s'emparer du territoire qui les produit. Pour lors, il y eut une grande et longue guerre dans laquelle brillèrent les Limousins. Un de leurs chefs principaux, après avoir battu plusieurs fois les Romains, fut vaincu à son tour, et si complètement, qu'il fut obligé de se sauver du champ de bataille, lorsqu'il vit qu'il y avait dix Romains contre un Gaulois. Les Romains, tenant à l'avoir mort ou vif, se mirent à sa poursuite. Gibier et chasseurs arrivèrent jusqu'aux bords de la Gartempe et en face de l'île. Le Gaulois se jeta à l'eau et, comme il nageait comme un poisson, il fut bientôt dans l'île. Les romains se mirent en mesure de l'y suivre ; mais le Grand-Chef, déracinant un jeune chêne, et le brandissant à la façon d'une massue, s'en arma si bien, qu'il assomma et rejeta dans la rivière tous ceux qui essayaient de l'approcher. Les eaux de la Gartempe devinrent rouges, tant il y fut versé de sang.

L'armée romaine y serait restée tout entière, si César, averti du massacre, ne fût accouru de sa personne. Il ordonna à ses militaires de rester sur les bords de la rivière et d'envoyer de là une pluie de flèches. Les fourrés de l'île étaient aussi épais sinon plus qu'ils peuvent l'être aujourd'hui : le gaulois trouva moyen de se garantir contre tous les traits ; à la fin pourtant, il fut frappé au cœur. On l'enterra, dit-on, dans l'île, qui fut appelée depuis ce temps l'île du Grand-Chef.